



Décadence et fin de Civilisation 3/5

Julien Freund 3/4 "La décadence" – Le XIX^e siècle... *Jacob Burckardt –*

Le XX^e siècle: *Oswald Spengler, Arnold Toynbee, Paul Valéry, Georges Bernanos...*

Jacob Burckardt (1818 - 1897) professeur à Bâle où il compta le jeune Nietzsche parmi ses auditeurs, est connu du grand public par son étude célèbre sur "*La Renaissance en Italie*". Mais ce sont ses "*Considérations sur l'histoire du Monde*" qui ont fondé sa réputation et retenu l'attention de J. Freund. Sa volumineuse "*Histoire de la civilisation grecque*" en constitue les prolégomènes, car y apparaît déjà sa conception de la décadence des peuples. Il attribue le déclin d'Athènes au pouvoir grandissant de la démocratie face à la perte de prestige et d'influence de l'aristocratie, et à la dégradation de l'esprit civique et du dévouement à la cité. Cette décadence politique fut toutefois compensée par le rayonnement culturel de l'hellénisme qui brilla sur l'Empire romain tout entier.

Il envisage la décadence que connaît l'Occident depuis la Renaissance - période de son apogée - avec une certaine relativité, car l'histoire de toute civilisation montre des alternances de hauts et de bas, de périodes glorieuses et de périodes de faiblesse qui rappellent la loi du pendule. Mais ces alternances sont sources de conflits. Une restauration demeure donc toujours possible, car l'esprit poursuit sa marche et transcende les contingences. La décadence de l'Occident ne doit

donc pas être considérée comme un déclin absolu, mais plutôt comme une transition « *vers une autre civilisation, ou tout au moins une autre forme de civilisation.* » Et le moteur principal de ces changements semble être la religion et le rôle joué par les grands hommes.

Quant aux signes de décadence, Burckardt les voit dans les doctrines issues de la Révolution française, car une civilisation est l'œuvre d'une élite. L'esprit égalitaire, niveleur et simplificateur de la démocratie exalte le pouvoir de la masse et du nombre (nous dirions de la quantité par rapport à la qualité) qui s'exprime dans l'utopie d'un État universel et mondial sur lequel s'exercera le despotisme d'un gouvernement militaire et républicain.

XX^e Siècle

L'œuvre d'**Oswald Spengler** (1880 - 1936) est qualifiée de « *monumentale* » par J. Freund en raison de la richesse de sa pensée, des réflexions qu'elle suscite, et du retentissement qu'elle a connu, en dehors de la France. Pour juger du "*Déclin de l'Occident*" Spengler se place au niveau de l'histoire universelle, c'est-à-dire qu'il le compare aux civilisations extra-européennes, car, pour lui, chaque civilisation forme un tout, indépendant et autonome, et sans aucune continuité avec les autres.



Contrairement à ce que l'on a souvent crû, il n'existe aucun prolongement entre l'Antiquité classique et le monde moderne, et c'est une erreur d'établir un parallèle entre la Chute de Rome et le déclin de l'Occident. Ce n'est là qu'une vue de l'esprit qui, pour Spengler, ne correspond pas à la réalité.

D'ailleurs si le terme de «déclin» indique un affaissement, il signifie aussi - dans la langue allemande du moins - «accomplissement», «achèvement». Appliqué à l'Occident il signifie que l'Occident aurait achevé son destin.

Spengler est un auteur difficile, et pour éviter tout contresens au sujet de son œuvre, il importe de bien saisir les nuances de sa pensée qui s'expriment par les distinctions de son vocabulaire. Ainsi il oppose «culture» à «civilisation». Par «culture», il désigne le fonds intellectuel et spirituel qui imprègne et caractérise l'âme d'un peuple, et par «civilisation», l'acquis scientifique et technique - c'est-à-dire matériel - que ce peuple a su créer pour développer sa puissance et son bien-être.

Par exemple la grande littérature des temps héroïques qui était poétique a dégénéré en rhétorique, l'âge de la culture est profondément religieux, celui de la civilisation est sceptique, une époque de culture est dominée par le sentiment de l'honneur, de la religion et de la vie intérieure, celle de la civilisation par l'argent et le confort matériel, qui sont des biens artificiels. «*L'homme cultivé a son énergie dirigée vers le dedans, le civilisé vers le dehors*». C'est au cours des périodes de civilisation qu'apparaît le phénomène de «*transmutation des valeurs*» dont Nietzsche s'est fait le héraut. Toute culture se dégrade

en civilisation, qui dépérit à son tour, c'est la loi de l'histoire universelle. La culture représente donc l'apogée d'une société. Elle comporte des phases de jeunesse, de croissance et de déclin avant de s'achever en civilisation. Le déclin de l'Occident n'est donc pas la décadence de l'Occident, mais seulement la décadence de sa culture, et sa chute dans la civilisation qu'elle a engendrée. «*Le présent est une époque civilisée, non une époque cultivée.*»

La civilisation occidentale n'est cependant pas dépourvue de grandeur ni de pouvoir créateur. Et ici intervient une nouvelle distinction entre l'âme «apollinienne» et l'âme «faustienne». La première est statique, le symbole en est la statue grecque qui est faite de mesure, de modération, de reconnaissance de ses limites. L'âme faustienne, en revanche, est active, dynamique, révoltée, attachée au développement et au progrès indéfini. La première est tolérante, l'autre dominatrice, et son ambition a permis les progrès de la science et de la technique. «*Construire soi-même un monde, être soi-même Dieu, c'est bien cela le rêve du chercheur faustien*». Mais cette attitude permet de redouter une crise, sinon un «cataclisme».

Et Spengler reprend cette même idée sous une autre forme en insistant sur la distinction - classique dans la philosophie allemande - entre «nature» et «histoire». La «nature» c'est ce qui est figé, ce qui se répète sans évoluer, ce qui est donné une fois pour toutes, et intemporel. «L'histoire» c'est ce qui est en mouvement et susceptible de progrès et d'évolution, elle est le domaine de la vie mouvante et changeante. En d'autres termes nous retrouvons l'opposition entre le



«devenu» et le «devenir» selon l'expression de Goethe que Spengler admirait.

Ainsi la civilisation constitue donc une décadence, mais seulement par rapport à la culture. Cependant toute civilisation passe elle aussi par des phases de jeunesse, de maturité et de déclin; une civilisation dans son âge mûr peut donc être plus vivante qu'une culture déclinante. La civilisation occidentale, qui est faustienne, peut ainsi connaître un épanouissement avant d'entrer dans sa période tardive qui, selon Spengler, n'est pas encore arrivée; notre civilisation n'est donc pas encore en décadence. C'est pourquoi il affirme à plusieurs reprises sa confiance dans un avenir prospère de la civilisation occidentale, avant que ne sonne l'heure de son déclin définitif qui marquera la fin de l'Occident.

Arnold Toynbee (1889 - 1975), professeur à l'Université de Londres et délégué de la Grande-Bretagne à différentes conférences internationales, se livre, lui aussi, à une étude comparative des civilisations dont il estime le nombre à vingt et une. Son œuvre intégrale comprend 10 volumes, dont on a heureusement donné un abrégé paru chez Gallimard en 1951: *“L'Histoire, un essai d'interprétation”*. Il n'établit aucune hiérarchie entre ces vingt et une civilisations dont chacune forme un tout par elle-même, ce qui le rapproche de Spengler: *« Nous affirmons que nos vingt et une sociétés peuvent être considérées comme philosophiquement contemporaines et philosophiquement équivalentes »*. Et c'est en partant de ce principe qu'il analyse leur montée et leur décadence.

Chacun de ces deux mouvements se divise en deux phases: la montée comporte genèse,

puis croissance; la décadence comporte déclin puis désagrégation. La croissance se caractérise par une alternance de défis (lutte contre les conditions climatiques ou biologiques, ou contre des adversaires venant de l'extérieur) et de réponses à ces défis. Cette double lutte permet à une société d'assurer son indépendance et de devenir autonome. Quant à la décadence, elle s'explique par l'affaiblissement des forces qui ont permis cette croissance (on refuse la lutte et l'affrontement) et la conséquence en est la perte de l'autonomie et de l'indépendance conquises.

Toynbee présente également sa pensée sous un autre point de vue, lorsqu'il distingue le « prolétariat intérieur » et le « prolétariat extérieur ». Par « prolétariat » il désigne: « un groupe englobé à l'intérieur d'une société, mais qui n'en fait pas partie moralement », exemple: les premiers chrétiens sous l'Empire romain. Le prolétariat intérieur vit donc dans cette société, mais n'y est pas intégré, c'est en quelque sorte un corps étranger. Le prolétariat extérieur est le groupe qui vit à l'extérieur des frontières comme les Barbares menaçant l'Empire romain.

La décadence comporte, elle aussi, deux phases: celle du déclin, et celle de la désagrégation. Le déclin commence avec la perte de la force créatrice, de la vitalité et de la combativité qui a permis de triompher des défis. Cette force était l'apanage d'une minorité (les élites) qui est bientôt submergée par une masse revendicatrice et tumultueuse: *« La cause fondamentale des déclin qui précèdent les désagréations sont ces explosions de luttes intestines qui compromettent la faculté d'autodétermination des sociétés »*.



La désagrégation représente la seconde phase de la décadence. Elle se caractérise parce que Toynbee nomme: « les schismes » (ou ruptures) qui se manifestent d'une part dans le corps social par un prolétariat intérieur en révolte, soutenu dans ses revendications par une intelligentsia qui, au nom de la modernité, rejette les structures traditionnelles de la société. Et d'autre part dans les esprits et les âmes dont le schisme consiste à rejeter les valeurs de défense et de différenciation pour s'abandonner à la passivité et à la standardisation qui refuse les différences. « *Dans le processus de désagrégation, une condition spirituelle identique se manifeste dans chaque secteur de la vie sociale: religion, littérature, langue et arts* » et, en politique, l'uniformisation se reconnaît dans l'aspiration à l'État mondial, c'est-à-dire cosmopolite. Et Toynbee reconnaît que nous vivons dans la phase de déclin et de chute spirituelle qui annonce et précède de peu celle de la désagrégation.

Nous avons vu que Polybe avait déjà reconnu que l'oliganthropie avait été l'une des causes du déclin de la Grèce. **Pierre CHAUNU** approfondit et généralise cette opinion puisqu'il fait de la dépopulation le facteur, non unique mais primordial, de la décadence des peuples. Il distingue d'ailleurs entre une décadence « subjective » c'est-à-dire relative et momentanée qui prélude à une renaissance, et une décadence « objective » qui peut aller jusqu'à l'effondrement et la mort de ce peuple, comme cela s'est produit pour les Incas, Aztèques, Scythes et autres peuplades disparues. (Bien avant Valéry, les archéologues nous avaient appris que les civilisations étaient mortelles!)

Toutefois si la décadence objective n'est pas la fin du monde, elle est la fin d'un monde, en l'occurrence le nôtre. Et cette chute de la population entraîne bien évidemment une chute de la culture, de la puissance militaire, du pouvoir financier et économique. (Rappelons ici la réflexion de Jean Bodin: « *il n'est de richesses que d'hommes* »). À l'appui de sa thèse Chaunu cite des chiffres révélateurs en se référant à l'effondrement du monde antique: en l'an 200 après J.C., le bassin méditerranéen et l'Europe comprenaient 106 millions d'habitants, en l'an 400, 94 millions; en l'an 600, 61 millions; et en l'an 700 seulement 53 millions! Et corrélativement le sens du sacré et l'esprit religieux s'effritaient peu à peu, par suite de la perte des territoires où étaient enterrés les morts, et la décomposition de la cité où l'on honorait les dieux.

Et actuellement? L'auteur de "*Histoire et Décadence*" se montre à juste titre très inquiet du développement des moyens et des techniques de contraception: « *La révolution contraceptive est la cause principale de la chute de moitié de la fécondité sur le quart le plus industrialisé de la terre. Elle fait apparaître une situation sans précédent, aberrante, et à court terme, suicidaire* ». Et comme on assiste au phénomène inverse dans le Tiers-Monde, c'est-à-dire à une explosion démographique, ce qui est en cause est la survie des nations occidentales et de la civilisation dont elles sont porteuses, qui s'achèment toutes deux vers leur disparition définitive.

Il s'agit donc de la menace d'un effondrement de l'Occident, de sa culture et de sa civilisation: « *Ce n'est pas la décadence qui est devant nous, mais l'alternative entre une nouvelle croissance et le collapsus (effondrement) de la vie et de la culture* ». La riposte à ce dan-



ger ne peut pas venir de la mondialisation, mais au contraire du maintien des nations conscientes de leur histoire et de leur particularité, et surtout d'un retour à l'esprit religieux, facteur d'équilibre en face du progrès des sciences, et qui est très attaché à la fécondité de la vie. (« *Croissez et multipliez-vous.* »)

« **N**ous sentons qu'une civilisation a la même fragilité qu'une vie ». Cette réflexion illustre ce qui fut la préoccupation de **Paul VALÉRY** (1871 - 1945) tout au long de son existence. Il pensait en effet que la décadence de l'Europe est inscrite dans le succès même de sa civilisation.

Pourquoi? Parce que sa science est en progrès indéfini, ses découvertes toujours en expansion, et sa volonté de puissance et de domination de la nature s'exercent sans limites et sans freins. D'autre part, nous avons répandu dans le monde entier nos techniques, notre savoir-faire, nos idéologies, nos grands principes sociaux, juridiques et républicains; nous avons exporté nos machines, nos inventions et nos découvertes. Mais il arrive un moment où tout semble se briser en raison de cet excès même, et ceux qui ont bénéficié de nos progrès et de nos inventions les utilisent en les retournant contre nous. « *L'Europe est donc punie de sa politique* ». Ou encore: « *Considérez ce qu'il adviendra de l'Europe quand il existera, par nos soins, en Asie deux douzaines de Creusot ou d'Essen, de Manchester ou de Roubaix, quand l'acier, la soie, le papier, les produits chimiques les étoffes, la céramique et le reste y seront produits en quantités écrasantes, à des prix invincibles, par une population qui est la plus sobre et la plus nombreuse du monde, favorisée, dans son accroissement, par les pratiques de l'hygiène* ».

Ce risque économique se double d'un risque intellectuel et moral. Cette science, dont l'homme occidental est si fier, le laisse désorienté, car elle est incapable de proposer à son activité une fin qui ne le déçoive pas, ni des repères pour orienter sa vie. D'autre part sa civilisation perd sa consistance dans la confrontation avec les autres civilisations qu'on se plaît à lui opposer. L'individu se dissout dans l'anonymat de la masse qui lui impose sa façon de penser, selon les dogmes en vigueur, et d'agir selon une propagande sournoise, mais efficace, en raison du développement des moyens de communication. « *Nous verrons enfin apparaître le miracle d'une société animale, une parfaite et définitive fourmilière* ». On peut dire qu'il y a du suicide dans cette forme ardente et superficielle du monde civilisé. « *L'Europe a donc été le moteur du progrès et du changement dans le monde, mais elle en est aujourd'hui la victime* ». Et l'esprit grec de Valéry a dénoncé avec lucidité les risques de l'excès et de la démesure dans le domaine de la science, mais aussi dans celui de la politique de masse: « *Ce qui me choque dans cette politique populaire, c'est qu'elle consiste et conduit à rendre les gens plus sensibles, plus égaux, au lieu de les forcer à être plus forts. La meilleure politique est celle qui fortifie* ». Et comme il faut être fort pour assurer et défendre sa liberté, affaiblir l'esprit c'est préparer sa soumission à toute forme de dictature. Mais « *il faut avouer que la liberté est la plus difficile des épreuves que l'on puisse proposer à un peuple. Savoir être libres n'est pas également donné à tous les hommes et à toutes les nations* ».

Guy Colomb